

Entretien avec Michel Régnier

André Lavoie

Volume 11, Number 4, August–September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34028ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

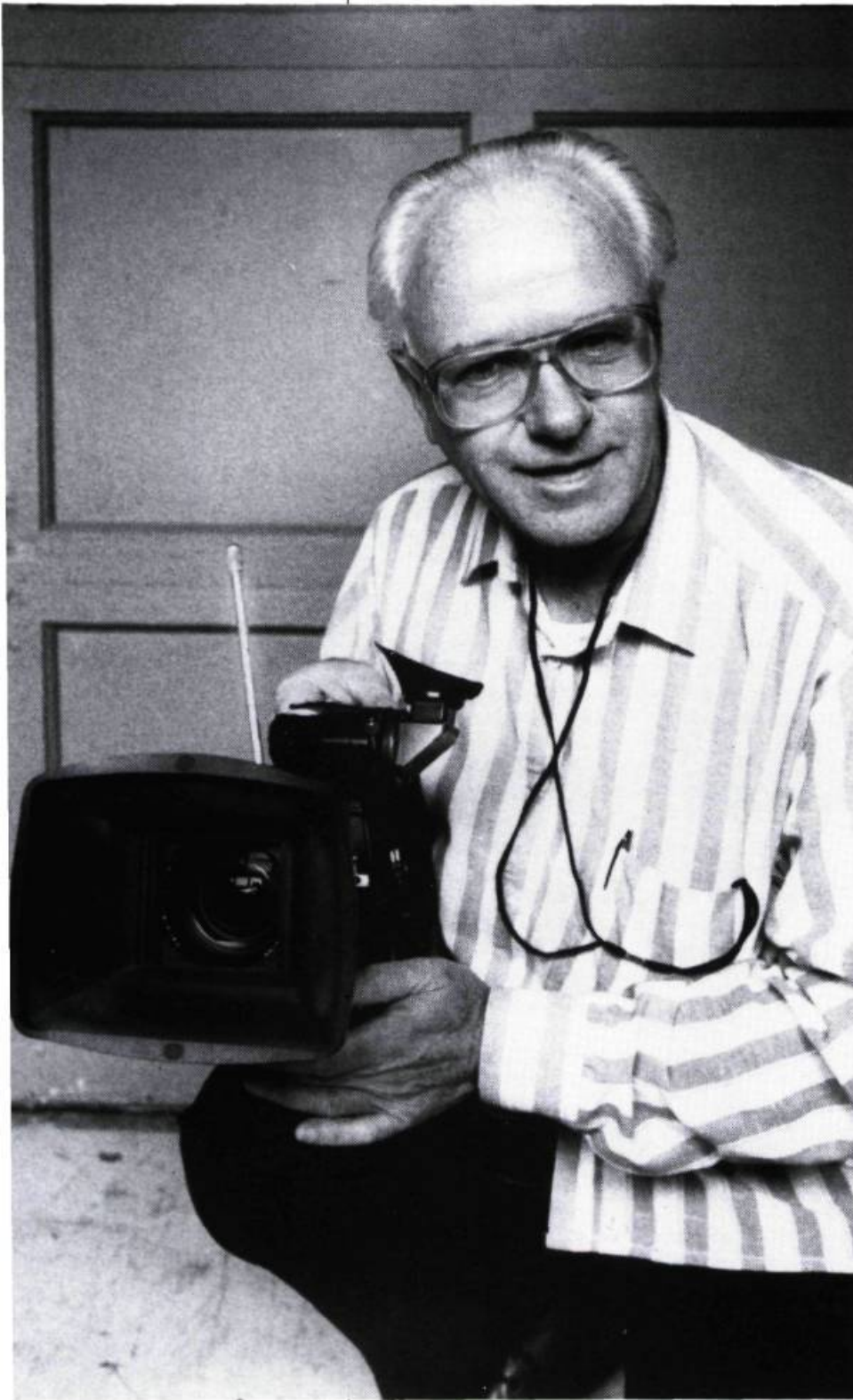
Cite this document

Lavoie, A. (1992). Entretien avec Michel Régnier. *Ciné-Bulles*, 11(4), 22–25.

« Je regrette parfois de ne pas être médecin plutôt que cinéaste. »

Michel Régnier

par André Lavoie



Michel Régnier (Photo : Jacques Dufresne)

Est-il humainement possible de réaliser 150 films sur l'urbanisme, la santé publique et le sous-développement dans les pays les plus reculés du globe ou encore dans certains quartiers de Montréal sans avoir ce que l'on appelle le feu sacré, la « vocation » ? Bien qu'il hésite à qualifier ainsi sa double passion pour le cinéma et pour la dénonciation des injustices sociales, Michel Régnier demeure depuis plus de 30 ans un infatigable vigile, celui qui n'hésite pas à bousculer les idées reçues et à réveiller les consciences, celles des gouvernements comme celles des individus. Le cinéaste a beau se définir comme un autodidacte aux origines modestes, cela ne fait pas nécessairement de lui un farouche partisan d'une certaine gauche dogmatique ou un tiers-mondiste en quête d'absolu qui rejette en bloc le confort de la vie moderne. Pas de remords de conscience non plus d'être à l'emploi de l'Office national du film (O.N.F.), une institution qui, depuis 1967, lui donne justement la chance de parcourir le monde pour filmer les grandeurs et les misères de l'Amérique du Sud, de l'Asie et de l'Afrique. Aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, Michel Régnier nous offrait trois moyens métrages tournés dans différentes parties du Brésil, des terres hostiles du Nordeste à la forêt amazonienne en passant par la favela de Santo André, un des bidonvilles de Sao Paulo, mégapole de 17 millions d'habitants.

Ciné-Bulles : *Comment vous est venu cet intérêt pour le cinéma documentaire et les questions du Tiers-Monde ?*

Michel Régnier : Lorsque je fréquentais l'école — je l'ai quittée à l'âge de 14 ans parce que j'appartenais à une famille très pauvre de huit enfants dont j'étais l'aîné — j'excellais en géographie. Mais ce

que je voulais faire dès cette époque, c'était de la photographie, du cinéma, et une de mes idoles était Henri Cartier-Bresson. Bien sûr, il s'agissait d'un grand rêve en couleurs que mon père réprouvait totalement. Comme tout bon jeune Français, j'ai fait mon service militaire, mais au Sénégal, car s'engager dans les colonies permettait de faire un service beaucoup plus court. Mais j'ai demeuré en Afrique pendant près de trois ans car je me suis rendu en Côte-d'Ivoire pour travailler au Service d'Information du gouvernement. C'est là que j'ai commencé à apprendre mon métier de cinéaste en faisant des reportages pour le Service.

Ciné-Bulles : *Au milieu des années 50, plusieurs pays africains sous domination française et belge étaient en pleine ébullition. Le mouvement de décolonisation devenait irréversible.*

Michel Régnier : Même en tant que blanc « colonisateur », je jouissais d'une certaine liberté à l'intérieur du Service ; mon patron avait une grande confiance en moi. Mais un changement de gouvernement m'a rendu la tâche difficile et j'ai décidé de quitter la Côte-d'Ivoire pour Ceylan, pays qui s'appelle, depuis 1972, le Sri Lanka. En 1956, trois semaines avant mon départ, j'ai fait la rencontre de Jean-Marc Léger, journaliste au *Devoir* et premier Canadien français à s'intéresser aux questions de développement en Afrique. Il m'a parlé du Canada, de l'O.N.F., deux choses que je connaissais vaguement... En fait, ces deux noms m'évoquaient surtout Norman McLaren, puisque je présentais ses films au ciné-club d'Abidjan. D'ailleurs, ils n'étaient pas toujours bien compris, pas plus chez les Blancs que chez les Noirs. Des spectateurs criaient : « C'est pas du cinéma ! Y a plein de rayures sur la pellicule ! »

Ciné-Bulles : *Jean-Marc Léger a finalement réussi à vous convaincre de venir vous installer ici ?*

Michel Régnier : Je croyais qu'entrer au Canada serait une tâche ardue. Mais Léger m'a persuadé du contraire. À l'époque, la société québécoise se transformait à une vitesse folle. Vu d'Abidjan, pour un passionné de cinéma, l'O.N.F. était quelque chose d'unique au monde, le paradis du documentaire. J'ai débarqué à Montréal en février 1957 avec 300 \$ en poche, au milieu d'un hiver qui a battu tous les records de froid ! Peu de temps après, j'ai fait la rencontre d'un cinéaste dont l'influence a été déterminante dans ma carrière ; Michel Brault.

Ciné-Bulles : *Comment vous êtes-vous rencontrés ?*

Michel Régnier : Pendant un an, j'ai travaillé pour lui comme assistant-caméraman. C'est là que j'ai véritablement découvert le cinéma, puisque Michel fréquentait pratiquement tous les ciné-clubs de la ville, en plus d'aller à New York plusieurs fois par année. Ce que j'admire surtout chez lui, c'est qu'il possède à la fois, comme cinéaste, la créativité du poète et la rigueur du technicien. Je me souviens encore de ses merveilleuses engueulades avec Claude Jutra sur le tournage des *Mains nettes* ; c'était deux passions qui s'entrechoquaient.

Ciné-Bulles : *Leur passion du cinéma est devenue un peu la vôtre.*

Michel Régnier : Oui, mais contrairement à eux et à beaucoup d'autres, c'est le cinéma documentaire qui m'a attiré et j'y suis resté fidèle jusqu'à maintenant. À 20 ans, j'ai découvert coup sur coup les films de Roberto Rossellini, ceux de Robert Flaherty et les romans de William Faulkner ; ces « rencontres » ont été un véritable choc et m'ont poussé à aller chercher le regard des gens simples. Pourtant, lorsque j'ai commencé à tourner mes propres films au début des années 60, j'étais complètement obsédé par la technique, le cadrage. J'avais un côté esthète presque maniaque mais très vite, j'ai voulu dépasser cela. À la même époque, je collaborais comme critique à quelques revues de cinéma et au *Devoir* mais c'était surtout par amitié pour Jean-Marc Léger et André Laurendeau. Puis, d'un seul coup, j'ai cessé d'écrire de la critique et je me suis concentré sur les choses essentielles. J'ai rejeté les idéologies prônées, entre autres, par le milieu intellectuel parisien et je me suis rapproché des gens qui refusaient tous ces clivages. Forcément, j'ai été rejeté, « maudit », par une certaine gauche et par une partie de l'élite intellectuelle puisque je ne jouais plus le jeu de la critique, autant celle d'ici que celle des *Cahiers*.

Ciné-Bulles : *Comment ce refus idéologique s'est-il matérialisé dans votre façon de faire du cinéma ?*

Michel Régnier : Ne plus privilégier l'image par rapport au contenu et m'intéresser aux vrais problèmes. Cette scission brutale s'est opérée avec *l'École des autres*, un film qui voulait montrer les inégalités sociales flagrantes dans un quartier de Montréal. Pour être en accord avec ce type de cinéma, j'ai toujours essayé de tourner mes films au moindre coût possible. Par exemple, en 1971-1972, pour la série *Urbanose*, les 13 films de 30 minutes ont coûté 164 000 \$ au total, ce qui signifie environ 12 000 \$ par film. Malgré la précarité des moyens, cette série

Filmographie de
Michel Régnier :

(La filmographie complète de Michel Régnier comprend plus de 150 films. Pour des raisons d'espace, nous n'avons retenu que les moyens et les longs métrages ainsi que les séries.)

- 1956 : *Abidjan 56* (m.m.)
- 1959 : *X... raconte* (série de 26 c.m.)
- 1959-1960 : *S.O.S.-Tuberculose-Cancer-Polyomyélite* (m.m.)
- 1959-1960 : *Routes d'hiver* (m.m.)
- 1959-1961 : *Québec-party* (m.m.)
- 1960 : *la Pauvreté* (m.m.)
- 1961 : *les Distilleries Melchers* (m.m.)
- 1961 : *Bélangier* (m.m.)
- 1962 : *le Tour du Saint-Laurent cycliste* (m.m.)
- 1962 : *la Publicité dans le tour du Saint-Laurent cycliste* (m.m.)
- 1963 : *Port of Call* (série de 5 c.m.)
- 1963-1964 : *l'Afrique noire d'hier à demain* (série de 13 c.m.)
- 1964 : *Défi kilowatts* (m.m.)
- 1968 : *l'École des autres*
- 1969-1970 : *l'Homme et le froid*
- 1971-1972 : *Urbanose* (série de 13 c.m.)
- 1973-1974 : *Urba-2000* (série de 10 m.m.)
- 1976-1979 : *Santé-Afrique* (série de 31 c.m.)
- 1979 : *Un mois à Woukang*
- 1980 : *la Vie commence en janvier*
- 1982 : *les Enfants du Gumbo*
- 1983 : *le Cœur et le riz* (série de 5 c.m.)
- 1984-1985 : *Trois Milliards* (série de 7 c.m.)
- 1986 : *la Casa*
- 1987 : *Sucre noir* (m.m.)
- 1988 : *Apsara et tous les enfants du monde* (m.m.)
- 1989 : *les Silences de Bolama* (m.m.)
- 1990-1991 : *l'Orde Poranga* (m.m.)
- 1990-1991 : *le Monde de Fredy Kunz* (m.m.)
- 1991 : *Sous les grands arbres* (m.m.)

Bibliographie de
Michel Régnier :

Génération : poèmes, Québec,
Éditions de l'Arc, 1964, 105 p.

L'Homme courbé, LaSalle,
Hurtubise HMH, 1988, 251 p.

L'Humanité seconde : un cinéaste face au Tiers-Monde,
LaSalle, Hurtubise HMH, 1985,
276 p.

Montréal : Paris d'Amérique,
Montréal, Éditions du Jour,
1961, 160 p.

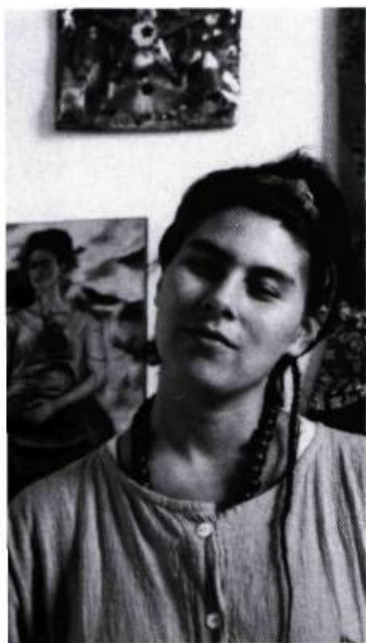
Les Noces dures, Montréal,
Librairie Déom, 1968, 89 p.

Québec, une autre Amérique,
Québec, Éditeur officiel, 1970,
160 p.

Tbilissi ou Le vertige suivi de Nordiques, Montréal, Librai-
rie Déom, 1976, 107 p.



L'Or de Pormon



Catherine Van Der Donckt

« **Sucre noir** est le premier film que j'ai tourné avec Michel et il s'agissait d'une véritable expédition casse-cou. Nous sommes entrés illégalement en République Dominicaine. Les douaniers croyaient que nous allions filmer le fête de l'Indépendance. Notre but était de montrer l'exploitation inhumaine que subissent les Haïtiens qui croient pouvoir

a eu le mérite de faire voter des lois, de débloquent des budgets pour sauvegarder et améliorer l'environnement urbain de Montréal qui était de plus en plus saccagé. Ces films n'étaient pas léchés, polis, mais ils ont eu un impact réel au gouvernement et dans la population. Même phénomène pour les 31 films de la série *Santé-Afrique* qui n'ont jamais été présentés dans les festivals, mais près de 2000 copies circulent dans une trentaine de pays pour améliorer la formation des infirmiers et des infirmières. Je crois sincèrement que le cinéma aurait pu devenir le plus grand moyen de communication et de formation dans le monde s'il n'avait pas été perverti par l'obsession de la business. Dommage de ne pas trouver plus d'humanistes dans l'histoire du cinéma.

Ciné-Bulles : Il y a une autre rupture, moins radicale celle-là, qui s'est opérée dans votre conception du cinéma : après le film-outil, vous avez progressivement opté pour une approche moins didactique des problèmes du Tiers-Monde.

Michel Régnier : C'est un parti-pris : donner la parole à ceux qui ne l'ont jamais. Je privilégie cette façon de faire et de regarder depuis *la Casa*, tourné à Guayaquil, en Équateur, à l'occasion de l'année des sans-abri en 1986. Des films comme ceux de *Santé-Afrique* ou ceux tournés au Bangladesh sont des films de formation qui ont leur intérêt, mais ils demeurent d'abord et avant tout des films institutionnels. Il y a aussi ceux que l'on pourrait qualifier de « grands reportages », comme *l'Homme et le Froid* ou *Un mois à Woukang*, mais la télévision peut faire aussi bien. Les films que je tourne maintenant sont impossibles à réaliser par les réseaux de télévision : leurs équipes ne restent jamais plus de deux jours à un même endroit tandis que la mienne reste environ un mois. Ce temps précieux me

permet d'être le plus près possible des gens que je filme. Il y a une certaine confiance qui s'installe.

Ciné-Bulles : Bien qu'ils sachent pertinemment que vous appartenez à une société « riche » et qu'après le tournage, vous allez retourner dans votre « confort » ?

Michel Régnier : Il y a bien sûr une contradiction. Je peste souvent contre ma caméra qui vaut 50 000 \$ alors que les gens qui sont de l'autre côté de l'objectif pourraient, avec cet argent, contruire des maisons, des puits, etc. Mais je me dis que les films que je fais peuvent aider le public canadien, occidental, à avoir une meilleure compréhension des problèmes liés au sous-développement et offrir par la suite un plus grand soutien. Des organismes comme l'ONU, l'UNICEF et la FAO pensent la même chose et m'encouragent à continuer dans ce sens. C'est peut-être une conception un peu naïve : mes films, au fond, c'est comme une goutte d'eau dans l'océan. J'essaie au moins que cette goutte soit pure, ce qui n'est pas toujours facile. Sincèrement, je regrette parfois de ne pas être médecin plutôt que cinéaste. Je serais plus utile.

Ciné-Bulles : Dans votre essai *l'Humanité seconde*, vous n'êtes pas très tendre envers les grandes institutions que vous venez de nommer... Vous pointez du doigt les structures, qui sont trop lourdes et qui ne favorisent guère le dynamisme et l'innovation.

Michel Régnier : J'ai longtemps pensé cela mais j'ai un peu modifié mon jugement depuis. Si j'examine ma propre expérience, j'ai plus de liberté aujourd'hui à l'O.N.F., une institution qui compte 700 employés, que dans une petite compagnie où nous étions cinq personnes. Cela dit, toutes les institutions sont composées d'individus et elles ont chacune leur part



Le Monde de Fredy Kunz

d'arrivistes et d'imbéciles. Plusieurs fonctionnaires « onusiens » ne sont là que pour le prestige et les très nombreux avantages financiers du poste, qu'ils soient Canadiens, Suédois, Pakistanais ou Indiens. Il y a aussi beaucoup de ces soi-disant experts qui débarquent dans le Tiers-Monde pour produire de beaux rapports mais qui ne boivent que de l'eau embouteillée, ne s'assoient jamais par terre et passent la nuit dans des hôtels trois étoiles. Ils reviennent ensuite nous dire quoi faire pour régler les problèmes de sous-développement... Heureusement que j'en connais qui ne comptent ni leur temps ni leurs efforts et sont capables de fraterniser avec le vrai monde. Mais c'est évident que ces institutions sont lourdes et gaspilleuses ; je le leur ai souvent reproché. Et je n'ai pas été de ceux qui ont été scandalisés de voir la Grande-Bretagne et les États-Unis se retirer de l'UNESCO, malgré le gouffre financier que ces départs produisaient. Dans cette boîte-là, le gaspillage était érigé en système, mais les choses commencent enfin à changer.

Ciné-Bulles : Vous avez ramené des images très troublantes du Brésil, en particulier dans *l'Or de Poranga* où la terre est particulièrement hostile et les gens presque incapables de parler tellement ils semblent épuisés.

Michel Régnier : On a tendance à croire que les habitants du Tiers-Monde s'expriment difficilement parce que pour bon nombre d'entre eux, l'école est inaccessible. J'ai parlé avec des gens qui s'exprimaient très bien même s'ils n'avaient pas d'instruction. Ceux que j'ai rencontrés dans *l'Or de Poranga* n'ont pratiquement jamais parlé pour verbaliser leurs besoins, leurs révoltes. Ils n'avaient jamais eu de contact avec personne, mis à part leur famille et quelques voisins. C'était la première fois qu'on leur demandait leur avis. Beaucoup de gens que je ren-

contre et que je filme n'ont pas d'aptitude pour s'exprimer parce que la question de la survivance est constante et il n'y a pas de place pour le reste.

Ciné-Bulles : Dans ce tryptique brésilien, un film ressort nettement et c'est *le Monde de Fredy Kunz*, à cause de ce personnage, Fredy, un être plus grand que nature qui se dévoue corps et âme pour les habitants d'un sinistre bidonville de Sao Paulo. Comment l'avez-vous connu ?

Michel Régnier : C'est par l'intermédiaire d'un prêtre-ouvrier de la communauté des Fils de la charité. Il savait que j'allais tourner au Brésil et il m'a parlé de Fredy, un Suisse qui a déjà vécu ici, à Pointe Saint-Charles, avec les pauvres, les prostituées, etc. Depuis quelques années, il partage la vie des habitants des *favelas* de Sao Paulo. Dès notre première rencontre, je suis tombé en admiration devant cet homme. J'avais l'impression de découvrir Saint-Vincent de Paul ou Charles de Foucault. L'idée du film s'est imposée d'elle-même.

Ceux qui me connaissent savent que je suis athée et ils n'en revenaient pas que je fasse un film sur un « curé ». J'ai été le premier surpris, mais comme j'ai filmé bien des gens dans ma vie, des paysans, des plombiers, pourquoi pas un prêtre ? Même si je suis antimilitariste et anticlérical, j'ai connu des soldats et des pasteurs formidables. Fredy Kunz m'a impressionné parce que ses actes sont cohérents avec son discours. Il est exposé à la pauvreté à tous les jours. Il peut être réveillé à trois heures du matin par un coup de fusil ou par quelqu'un qui a besoin d'eau ou d'un pansement. Pourtant, il n'a pas de véritable magnétisme et cherche plutôt à être effacé. Ce n'est pas un cinéaste qui fait des films sur le Tiers-Monde. Un cinéaste comme moi qui vit dans le parfait confort 10 mois par année. ■

gagner plus d'argent en coupant la canne à sucre. Il fallait bouger constamment à l'intérieur du pays, ne pas se faire remarquer. En suivant un médecin dans son périple, avec notre matériel sous le bras, nous passions pour une équipe médicale. L'ambassade canadienne connaissait nos intentions et elle aurait fait le nécessaire en cas d'emprisonnement !

[...] « Des trois films tournés au Brésil, le plus difficile a été *l'Or de Poranga*. Pendant un mois, nous n'avons vu que la misère et la tristesse. Rien à voir avec l'onirisme de l'Amazonie pendant le tournage de *Sous les grands arbres*. Là-bas, c'était un véritable plaisir d'aller à la rencontre de gens qui vivent totalement isolés du reste du monde, mais pas dans la souffrance. La tribu des Huni Kui vit en parfaite harmonie avec la nature. Ils ne connaissent pas les Blancs, donc, ils n'avaient pas le sentiment de rencontrer soit des exploiters, soit des êtres supérieurs. Les Huni Kui nous ont accueilli simplement et dans notre apprentissage constant avec la nature, ils semblaient nous trouver un peu ridicules... »
(Catherine Van Der Donckt, preneuse de son des six derniers films de Michel Régnier)